

## **Les rouleaux d'écriture d'Annie Cohen, une pratique poétique de résistance**

Annie Cohen est née à Sidi-bel-Abbès en Algérie. Depuis plus de quarante ans, elle vit à Paris dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement, au dessus de la Bièvre, la rivière engloutie de la capitale. Ce déracinement et ce nouvel ancrage géographique délibéré sont importants dans ses créations. De *La Dentelle du cygne*<sup>1</sup> aux *Silencieuses*<sup>2</sup> en passant par *La Rivière des Gobelins*<sup>3</sup>, Annie Cohen est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages. Son œuvre, hantée par le vide et l'absence, est à la fois narrative et poétique, même si la narration est souvent secondaire dans ses récits. Corrélativement, elle mène une activité plastique, surgie plus tard, notamment exposée à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon (1983) et à Paris, à Beaubourg (1991) et à la Halle Saint-Pierre (2009). A l'instar d'écrivains comme Henri Michaux, Jean-Luc Parent et Unica Zürn, dont elle est proche de l'univers graphique, Annie Cohen a trouvé dans le dessin une expression complémentaire à l'écriture, grâce à laquelle elle mène une recherche du sens au-delà de la lisibilité évidente. Plus généralement, les dessins d'écrivains l'intéressent et la questionnent. Avec Blandine Benoît, elle a conçu pour la BPI l'exposition *L'Écrit, le signe : autour de quelques dessins d'écrivains* (1991) et a signé l'un des textes du catalogue : « Les raisons d'un choix ou les déraisons d'une double pratique »<sup>4</sup>. Comme beaucoup d'écrivains qui dessinent, Annie Cohen pourrait faire siens ces propos d'Henri Michaux<sup>5</sup> :

Né, élevé, instruit dans un milieu et une  
culture unique du « verbal »<sup>6</sup>  
je peins *pour me déconditionner*<sup>7</sup>.

Mais là où elle se démarque singulièrement, c'est qu'outre ses gouaches et des dessins à l'encre de Chine, elle choisit de se déconditionner du verbal par les mots ! Procédé pour le

---

<sup>1</sup> *La Dentelle du cygne*, Paris, Editions des Femmes, 1979, 86 p.

<sup>2</sup> *Les Silencieuses*, Paris, Gallimard, coll. Haute Enfance, 2010, 121 p.

<sup>3</sup> *La Rivière des Gobelins*, Tours, Fargo, 2000, 106 p.

<sup>4</sup> Dans *L'Écrit, le signe : autour de quelques dessins d'écrivains*, BPI, 23 octobre 1991-20 janvier 1992, préface de Michel Melot, textes d'Annie Cohen, Bernard Noël et Michel Thévoz, Paris, Editions du Centre Georges Pompidou, 1991, 95 p., pp. 8-12.

<sup>5</sup> *Emergences-Résurgences*, Genève, Albert Skira éditeur, coll. Les Sentiers de la création, 1972, 130 p., p. 9.

<sup>6</sup> Après « verbal », Henri Michaux insère la note suivante : « et avant l'époque de l'invasion des images ».

<sup>7</sup> C'est Henri Michaux qui souligne.

moins atypique. Pour ce faire, elle invente ce qu'elle nomme des rouleaux d'écriture, création unique et objet de notre étude<sup>8</sup>.

En 1984, Annie Cohen est à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. Après avoir récupéré les chutes d'un peintre également en résidence, l'idée lui vient de les utiliser comme des bandes de papier sur lesquelles elle déroule une écriture sans interligne. Les boucles des lettres s'enlacent. Les mots se mêlent. Les phrases fusionnent. La coupure semble néfaste. Tout doit rester solidaire. Le sens du texte se perd. La page se mue alors en toile, si bien qu'une tentation de déchiffrement n'effleure même pas l'observateur. L'œil oublie les mots. Quand Annie Cohen réalise un rouleau d'écriture, elle s'isole. Elle se perche le plus souvent dans sa tour d'ivoire du XIII<sup>e</sup> arrondissement, là où l'agitation sonore de la ville ne l'atteint plus. Elle embrasse tout Paris du regard, un Paris muet, emprunt d'une quiétude rare, loin du brouhaha de la rue. Seul le battement du pouls de la Bièvre, la rivière souterraine qui traverse le square René Le Gall et coule sous son édifice, monte jusqu'à elle. C'est là qu'elle a décidé de déplacer ses racines avec les aléas de l'Histoire. La géographie est capitale pour Annie Cohen, elle qui à son arrivée en France a d'ailleurs soutenu une thèse de 3<sup>e</sup> cycle en géographie, et en géographie humaine justement<sup>9</sup>. Elle déroule fréquemment l'écriture de ses rouleaux la nuit, pour que le silence soit plus prégnant encore, mais surtout parce que c'est pour elle l'espace temps de la création, l'espace du vagabondage inventif. A l'instar du personnage de Maria dans *La Dentelle du cygne*<sup>10</sup>, Annie Cohen pense que c'est dans l'immobilité totale du corps qu'on parvient à la plus grande mobilité. Le rituel de l'ascétisme est complet : sonore, temporel et géographique. Les mots peuvent alors s'échouer sur la page, pénétrer à leur tour dans cet univers silencieux en fusionnant sur le papier.

(...) langue du silence, silence du dessin qui se tait, qui se montre en se taisant, qui s'oppose au bruit du langage.<sup>11</sup>

Il y a chez Annie Cohen un véritable amour du geste de l'écriture. Son stylo semble greffé sur sa main. Tous deux sont à l'unisson, dans un prolongement tel que l'encre paraît

---

<sup>8</sup> Notons que l'une des premières personnes à s'intéresser aux rouleaux d'écriture, et à en acquérir un, fut François Mitterrand, alors Président de la République. Profitons-en pour ajouter qu'à l'issue de plusieurs rencontres qui se déroulèrent à l'Élysée, Annie Cohen lui consacra un remarquable ouvrage en 1992 : *Histoire d'un portrait*, Arles, Actes Sud, 151 p.

<sup>9</sup> *Formes et facteurs de la ségrégation scolaire en milieu urbain : Paris et sa proche banlieue*, sous la direction de Michel Rochefort, Université Paris I, 1973, 325 p.

<sup>10</sup> *La Dentelle du cygne*, op.cit.

<sup>11</sup> *L'Écrit, le signe : autour de quelques dessins d'écrivains*, op. cit., p. 11.

couler de ses veines. Elle aime former les lettres ; elle se délecte de les dessiner. L'écriture est chez elle une pratique corporelle de jouissance. Un réel plaisir naît de la graphie. Amour du geste, amour des mots également, au point de ne vouloir les séparer, de les mêler jusqu'à l'effacement. Cependant ce tracé long et régulier de la main engendre aussi de la souffrance. Le corps ressent le geste. Le poignet et l'omoplate se fatiguent. Une protubérance se forme sur l'index. Les yeux s'épuisent. Mais Annie Cohen est pugnace dans la création. Avec une extrême minutie, elle brode les lettres, elle coud les mots, elle tricote une autre langue. Au rouet de l'écriture, elle tisse avec de l'encre pour détisser le lisible, pour trouver le sens caché sous la surface des apparences. Toute son œuvre est marquée par l'organisation souterraine des choses. Question de strates, et donc encore de géographie.

(...) [ne] jamais cesser de croire au geste bénéfique d'une main qui tente, coûte que coûte, de dénouer un écheveau inextricable.<sup>12</sup>

Elle grave le papier avec son instrument graphique, un *Sheaffer* à pointe fine ou un *Rotring* n°3, à encre noire. Elle creuse des ornières dans son support, une aquarelle Arches satinée, 300 grammes. Elle écrit dans la chair du papier, avec un tracé incisif, à la pression régulière. Elle grave des sillons dans lesquelles elle injecte l'encre. L'entreprise calligraphique est appliquée et minutieuse. Les graphèmes sont formés avec précision et rigueur. Le tracé doit être constant pour atteindre la fusion des mots. Il y a une parfaite régularité dans le geste, une opiniâtreté pour atteindre la stabilité. Toute biffure est impossible. La concentration est extrême, pour que la graphie conserve son rythme et que les affects ne viennent pas troubler la main qui œuvre. Pas de place pour les soubresauts psychologiques, pour les pulsions et les émotions du scripteur. Le contrôle est aussi de mise dans la gestion de l'espace graphique. Le taux de remplissage de la page est toujours sensiblement le même. Le tableau de mots constitue un rectangle, un napperon de dentelle légèrement plus petit que la page (souvent de taille 11 x 77 cm), autour duquel un cadre de papier blanc se forme.

D'une certaine manière, les rouleaux d'écriture d'Annie Cohen relèvent de l'Art brut. Jean Dubuffet, qui s'en fit l'introducteur au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le définit ainsi :

[...] des productions de toute espèce – dessins, peintures, broderies, figures modelées ou sculptées – présentant un caractère spontané et fortement inventif, aussi peu que possible

---

<sup>12</sup> *La Langue blanche des rouleaux d'écriture*, Monaco, Editions du Rocher, 2002, 173 p., p. 135.

débitrices de l'art coutumier ou des poncifs culturels, et ayant pour auteurs des personnes obscures, étrangères aux milieux artistiques professionnels.<sup>13</sup>

Les rouleaux s'inscrivent bien dans cette acception d'un art dans lequel les créateurs « subliment leur mal être », d'un art qui « ne vient pas coucher dans les lits déjà faits pour lui » et « où se manifeste la seule fonction de l'invention, et non celles constantes, du caméléon et du singe ».<sup>14</sup> C'est d'ailleurs une des figures de l'Art brut qui fut pour Annie Cohen la révélation, l'élément déclencheur puis le guide. Elle lui doit son premier dessin, tous ses dessins et sans doute même ses rouleaux d'écriture. Augustin Lesage, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est un mineur. En 1911, alors qu'il est âgé de trente-cinq ans et qu'il travaille au fond de la mine, il entend une voix qui s'adresse à lui : « Un jour, tu seras peintre ! » Tout le restant de sa vie il se consacrera à cet art, laissant vaguer son pinceau sans contrôle de la raison. Peintre-médium, il expliquera qu'il est la main qui exécute et non le cerveau qui conçoit. Sa peinture sera l'objet d'un vif intérêt et de nombreuses études<sup>15</sup>. Annie Cohen s'inscrit dans cette lignée et se présente elle aussi à l'écoute d'une voix intérieure.

Ce que je fais est la preuve que l'Art vient d'ailleurs. Juxtapositions divines ou voix intérieures. (...) Les sources de l'art viennent du monde invisible. Je suis sous hypnose, guidée par je ne sais quelles voix, au pire moment de la dépression et de la pulsion suicidaire.<sup>16</sup>

Annie Cohen avoue être parfois dans l'inappétence, parce que les mots ne peuvent tout dire ou parce que leur sens peut être épuisé<sup>17</sup>. C'est alors qu'elle dessine pour appâter les mots. Des rouleaux telles des incantations. C'est important pour elle d'allier l'écriture et le dessin, comme si l'un soutenait l'autre. Elle ne conçoit pas l'activité graphique comme séparée de l'activité littéraire. Certes, Annie Cohen cherche ainsi à s'échapper des mots, mais elle cherche aussi à les appeler et se place alors dans une attente du texte à venir.

---

<sup>13</sup> Dans « L'Art brut préféré aux autres arts », manifeste accompagnant la première exposition collective de l'Art brut à la galerie Drouin, 1949 ; reproduit dans *Prospectus et tous écrits suivants*, Paris, Gallimard, 1967 ; réédition 1995, Tome 1, 543 p., pp. 198-202.

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> Notons notamment celle d'André Breton – « Le Message automatique », dans *Le Minotaure*, n°3-4, décembre 1933 (réédition en 1981 en fac-similé) – et celle de Jean Dubuffet – « Fascicule de l'art brut », n°3, Compagnie de l'art brut, 1965. Notons aussi qu'en 2001 Annie Cohen fut avec François Barat la coscénariste du documentaire de 54 minutes réalisé par ce dernier : *Auguste Lesage, artiste peintre*.

<sup>16</sup> *La Langue blanche des rouleaux d'écriture*, *op.cit.*, pp. 53-54.

<sup>17</sup> A Aline Pailler le 18 mai 1989, coll. Regards de femme, réalisation de Philippe Courtemanche, FR3 Toulouse, 28 minutes.

Dans les rouleaux d'écriture, elle sacrifie le sens au bénéfice d'une forme plastique. Elle supprime cette interligne blanche indispensable à l'écriture et donc à la lecture. Une explosion normative de la ligne se produit. Annie Cohen se permet d'aller dans cette obscurité parce qu'elle croit profondément en l'écriture, et qu'elle sait que c'est de cette obscurité que le texte va venir. Ce n'est pas anodin qu'elle ait titré une série de cinquante de ses rouleaux d'écriture *Pierre de nuit*<sup>18</sup>. La neuvième plaie de l'Égypte, les ténèbres. Au bout de cette nuit et de cette obscurité, il y a le peuple. Au bout des rouleaux, il y a l'écriture.

Nous nous interrogeons encore pour savoir si le dessin n'est pas pour un écrivain une source, une bonne source, la mamelle de l'écriture, sa nourriture, son lieu de ressourcement, son escale.<sup>19</sup>

La concernant, il semble qu'elle ait à ce niveau trouvé la réponse.

Ces rouleaux d'écriture tentent aussi de dire l'insoutenable quand la langue classique ne suffit plus. Ils lui permettent d'inventer une nouvelle langue « pour que le sens surgisse des décombres pour la lumière vienne du dessous des apparences ».<sup>20</sup> Quel est cet indicible ?

L'Holocauste.

Juive. Juive. Un jour, il a fallu mâchouiller ce mot, comprendre, rien à comprendre, tout à comprendre, explique-moi papa, explique-moi. Il n'expliquait rien. Lui ne pas mettre des mots sur ce mot, ne pas vouloir prier, ni shabbat ni tout le reste, saisi, terrifié par ce qu'il découvrait chaque jour dans les livres, par ce qu'il savait de l'histoire de son peuple. Auschwitz, et les enfants, pourquoi les enfants ? Mon père a toujours préféré le silence plus encore sur une question si dense, ne jamais donner une consistance orale au mal de ce siècle. Je pense comme lui. Motus. Douleur en dedans, cachée, impénétrable : se taire, mâchouiller, oui, mâchouiller ce mot, triturer l'absolu pour entendre une voix, celle des martyrs dans les wagons plombés, sous les douches. Trou noir dans l'univers, silence absolu, aucune prière. Aucune parole.<sup>21</sup>

L'Algérie.

---

<sup>18</sup> *Pierre de nuit*, Editions Les petits classique du grand pirate, 1991. Edition rare de cette série de cinquante rouleaux d'écriture : il a été tiré 40 exemplaires de tête orné d'une gravure dont 7 (1 à 7) sont augmentés d'un état manuscrit et 410 exemplaires numérotés de 41 à 450, sur un support réalisé par Vincent Rougier. Il a été tiré en outre quelques exemplaires hors-commerce réservés aux amis des petits classiques du grand pirate.

<sup>19</sup> *L'Écrit, le signe : autour de quelques dessins d'écrivains*, op. cit., p. 11.

<sup>20</sup> *La Langue blanche des rouleaux d'écriture*, op. cit., p. 48.

<sup>21</sup> *Géographie des origines*, Paris, Gallimard, 2007, 122 p., p. 36.

Algérie d'horreur, de violences et de bagarres sournoises, de meurtres, de tueries, de viols, de massacres. Algérie malsaine et folie tribale. Aucune clémence et un ciel gris encombré de souvenirs malheureux. Distance et comédie. Epouvantable héritage du passé, qui sait ? Aspiration au bonheur, à la paix, à la réconciliation, à la vie. Rongée de peur, bouffée de l'intérieur par une histoire qui ne parvient pas à s'éclairer, pas de répit, pas de repos, boire ne suffit plus, le goût de vivre s'estompe.<sup>22</sup>

Le biographique et la création se tissent très intimement.<sup>23</sup> Et les rouleaux naissent des grandes failles.

La longue suite de mes rouleaux d'écriture offre une géographie du secret, du caché, de ce qu'il ne faut pas dire, jamais, à personne, à quoi bon ? (...) Pour la première fois (...) j'ai le sentiment de pouvoir écrire sur ça<sup>24</sup>, de ne craindre plus rien. Je sais que ces mots ne seront pas lus par les miens : ils me concernent enfin, ils sont l'expression de tout ce qui a été mâchouillé, travaillé en dedans, tant de douleurs accumulées et d'autres atteintes au corps que je laisserai en coulisse. L'interdit, ça n'en finira pas, ça finira un jour, dans la paix de la main qui trace<sup>25</sup>.

Ils sont cette langue qu'elle se crée. Les mots, qu'elle mélange jusqu'à la fusion, enfantent un sens.

J'ai trouvé ma langue, j'en suis sûre, je la reconnais, je la sens comme je sens la tête me tourner.<sup>26</sup>

Rouleaux d'écriture pour se déconditionner du verbal. Rouleaux d'écriture comme appel incantatoire des mots. Rouleaux d'écriture pour une nouvelle langue qui dise l'indicible. « (...) il faut continuer, je ne peux pas continuer, je vais continuer » écrit Samuel Beckett à la fin de *L'Innommable*.<sup>27</sup>

Puis arrive le samedi 12 juin 1999.

---

<sup>22</sup> *La Langue blanche des rouleaux d'écriture*, op. cit., p. 122.

<sup>23</sup> Pour plus d'informations à ce sujet, voir le documentaire *La Dentelle du signe. Un portrait d'Annie Cohen*, réalisé en 2008 par Isabelle Singer et Marcel Rodriguez, avec la participation de François Barat, 51 minutes.

<sup>24</sup> C'est Annie Cohen qui souligne.

<sup>25</sup> *Géographie des origines*, op. cit., p. 80

<sup>26</sup> *La Langue blanche des rouleaux d'écriture*, op. cit., p. 63.

<sup>27</sup> *L'Innommable*, Paris, Editions de minuit, 1953, 212 p.

AVC. Accident Vasculaire Cérébral, remuez les lettres et vous aurez un légume.<sup>28</sup>

Annie Cohen n'est jamais dénuée d'humour, même dans les situations les plus tragiques. Dégradation physique. Main gauche inerte le long du corps. Tremblements incessants dus aux médicaments. Dégradation manuelle de l'écriture. Perte de l'orthographe. Dépression sévère. Pulsions de mort. Retentissent alors de manière surprenante les propos qu'elle tenait le 3 mars 1980 à la télévision française<sup>29</sup>, soit dix-neuf ans avant ce tragique événement. Elle confiait qu'elle avait eu très longtemps un fort « fantasme de la paralysie », en l'occurrence que son corps ne pouvant pas bouger, elle bougerait ailleurs, dans sa tête...

Les rouleaux vont jouer un rôle important dans sa longue et douloureuse entreprise de retour à la vie. Ils constitueront l'un des supports rééducatifs de son combat.

(...) rouleaux faits depuis l'accident cérébral, rouleaux totalement tordus, tourmentés, ondulants et cassés, avec des mouvements que je ne parvenais pas à contrôler. Mais rouleaux néanmoins, des heures, avec ce geste ancestral que j'étais parvenue à retrouver, même s'il n'avait pas la rectitude, le contrôle des vrais rouleaux, ceux d'avant l'histoire. C'était même proprement incroyable de pouvoir refaire des rouleaux (...)<sup>30</sup>

La verticalité du rouleau apparaît comme une aide pour triompher de l'horizontalité, une source pour trouver la force de surmonter l'acte de vivre. Devenir ce pilier de mots dressés pour se glisser dans la droiture verticale, et attendre dans ce relatif abri que la frayeur de l'horizon se dissipe. Et cette verticalité permet également de retrouver le chemin de la fluidité perdue, car son cerveau sépare désormais les lettres à l'intérieur des mots. Le trajet intérieur d'Annie Cohen suit à présent les méandres de la Bièvre, cette rivière parisienne enterrée, devenue invisible, et qui cherche à rejaillir.

(...) cherchant la verticalité la rivière se relève de son trou pour s'engager de face dans le sens des eaux maritimes à l'air libre vers le grand océan.<sup>31</sup>

L'élément liquide est d'ailleurs récurrent dans l'œuvre d'Annie Cohen. Sa langue est océanique, elle se noie et disparaît pour renaître. Notons que cet élément a pris aussi une place particulière dans sa vie : pour retrouver sa motricité suite à l'AVC, elle a dû nager

---

<sup>28</sup> *La Dure-mère*, Paris, Gallimard, coll. Haute Enfance, 2001, 141 p., p. 35.

<sup>29</sup> Dans l'émission *Des auteurs face à leurs lectrices*, coll. Aujourd'hui Madame, Antenne 2, 51 minutes.

<sup>30</sup> *La Langue blanche des rouleaux d'écriture*, op. cit., pp. 83-84.

<sup>31</sup> *La Rivière des Gobelins*, op. cit., p. 77.

quotidiennement.<sup>32</sup> Et il est communément dit que cet accident neurologique laisse un « lac » dans le cerveau.

Je pense que l'élément liquide est aussi présent dans l'expression même qu'elle utilise pour désigner ses tableaux de mots. Pourquoi des « rouleaux » d'écriture ? Sur le plan formel, ils n'en sont pas : on ne peut les rouler et les dérouler, à l'instar des rouleaux chinois ou japonais par exemple. Alors pourquoi des « rouleaux » ? Peut-être parce qu'Annie Cohen ne pense pas à l'œuvre achevée quand elle les nomme, mais à sa facture, et donc toujours à ce geste d'écriture si capital pour elle. Ces flots de mots jaillissent intarissablement ; ils se noient et s'échouent sur la page comme les rouleaux des vagues s'échouent sur la plage. Ainsi le rouleau renverrait à cette langue océanique évoquée précédemment, qui se déroule de haut en bas comme l'écriture, et qui coule verticalement sur la bande de papier. Ajoutons qu'Annie Cohen est une femme poisson ; celle qui croit à l'astrologie est née le jour de la Saint Jean de Dieu.

Le geste singulier du rouleau d'écriture devient salvateur, « pour ne pas tomber dans les eaux putrides des obsessions »<sup>33</sup>, pour « amadouer le temps »<sup>34</sup>, pour « ne plus boire »<sup>35</sup>, pour écarter « les tendances autodestructrices »<sup>36</sup>, pour « diminuer les médicaments »<sup>37</sup>...

Le geste manuel d'une main qui écrit veut triompher de la mort, c'est ça. Connaissez-vous ce mal qui étreint, étrangle, annihile, détruit toute marche en avant ? Connaissez-vous ce mal noir qui s'accroche à vos membres et qui détruit le goût de vivre ? Oui, ce mal suffocant des petits matins terrifiants sans sourire, sans aisance, étriqué, mortel, inutile, stérile. Le monstre est de retour intraitable, habile à noircir le tableau (...) Ecrire encore et encore pour écarter le mal, pour conjurer le mauvais sort, pour tempérer les humeurs noires, morbides, dépressives, et s'en prendre aux mots.<sup>38</sup>

S'en prendre aux mots, les écrire, les broder, les effacer, les faire renaître sous une forme graphique où leur lisibilité première a disparu. S'en prendre aux mots pour mettre toutes les chances du côté de la vie. S'en prendre aux mots comme une imploration, une supplication, une prière. Il y a d'ailleurs une relative similitude entre la pratique des rouleaux

---

<sup>32</sup> Lire à ce sujet Annie Cohen, *Les Cahiers bleus*, Monaco, Editions du Rocher, 2004, 103 p.

<sup>33</sup> *La Langue blanche des rouleaux d'écriture*, op. cit., p. 52.

<sup>34</sup> *La Langue blanche des rouleaux d'écriture*, op. cit., p. 61.

<sup>35</sup> *La Langue blanche des rouleaux d'écriture*, op. cit., p. 63. L'AVC a éveillé en elle un désir d'alcool.

<sup>36</sup> *La Langue blanche des rouleaux d'écriture*, op. cit., p. 88.

<sup>37</sup> *La Langue blanche des rouleaux d'écriture*, op. cit., p. 90.

<sup>38</sup> *La Langue blanche des rouleaux d'écriture*, op. cit., p. 98.



d'écriture et celle des rouleaux de la Thora, que seul un scribe, le *sofer*, peut rédiger. Un peu comme lui, Annie Cohen doit maîtriser des techniques particulières et respecter un rituel. Annie Cohen cite d'ailleurs le rouleau d'Isaïe dans son dernier ouvrage.

Et leur donnerai dans ma maison et dans mes murs  
un mémorial (Yad) et un nom (Shem)  
qui ne se seront pas effacés.

Isaïe 56-5<sup>39</sup>

Les rouleaux d'écriture d'Annie Cohen sont le mémorial intime et silencieux dans lequel elle brode, avec une langue qu'elle invente, les failles de l'existence, pour appeler à la vie et se diriger vers la lumière.

Carole Aurouet

---

<sup>39</sup> *Les Silencieux, op. cit.*, p. 95.